

SEXUALITE

Hugo Bouvard¹
Université Paris-Dauphine (PSL*), IRISSO

La notion de sexualité est polysémique. Dans le langage courant, la sexualité renvoie à un ensemble de pratiques auxquelles est conférée une signification érotique. Dans les sciences sociales, ce concept désigne un système qui définit ces pratiques érotiques en attribuant à certaines le privilège de la normalité et en labellisant d'autres à rebours comme « déviantes ». Ces dynamiques sont le support de processus de catégorisation et de hiérarchisation des individus en fonction de leurs attirances – l'« orientation sexuelle ». La sexualité constitue enfin un langage régulièrement mobilisé pour signifier d'autres rapports de pouvoir et établir d'autres hiérarchies.

La sexualité renvoie tout d'abord à « l'ensemble des pratiques qui ont une signification érotique dans une société donnée » (Rennes *et al.* 2021, p. 18). Certaines de ces pratiques sont valorisées et promues, quand d'autres sont disqualifiées et stigmatisées. Il s'agira de mettre en lumière les acteurs et actrices qui participent à ces processus d'étiquetage et dessinent une hiérarchie des sexualités. Ces processus ont des conséquences symboliques et matérielles car ce ne sont pas uniquement des pratiques qui sont ainsi catégorisées et classées, mais également des individus. Celles et ceux relégués au bas de cette hiérarchie et qui subissent les conséquences de ce processus de minorisation peuvent être désignés comme des « minorités sexuelles »².

L'appartenance à une minorité sexuelle peut être renforcée par des mécanismes de socialisation sexuelle au sein de subcultures spécifiques, organisées autour de réseaux de sociabilité et de pratiques liées à la fréquentation de certains lieux, en particulier commerciaux. On réinscrira les conditions sociohistoriques d'émergence de ces subcultures sexuelles et d'avènement du « régime de l'orientation sexuelle » tel que nous le connaissons aujourd'hui dans les sociétés occidentales. Ce régime construit l'homosexualité et l'hétérosexualité de façon symétrique : « toutes deux définissent une disposition individuelle qui concerne le désir indépendamment d'une éventuelle activité sexuelle [...] et sont solidaires d'une nouvelle conception égalitaire et symétrique de la relation sexuelle, de l'amour et du couple » (Chauvin et Lerch 2021, p. 357). Il classe les individus et leur sert d'appui pour s'autodéfinir.

Enfin, tout comme le genre a été décrit comme une « façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott 1988, p. 141), il existe des usages de la sexualité qui en font un « langage de pouvoir » (Fassin, 2002) à part entière. Ces usages établissent ou renforcent des hiérarchies de classe ou de race, à l'échelon national mais aussi transnational, en altérant certaines populations et certains individus, et en valorisant d'autres en fonction de pratiques et valeurs sexuelles qui leur sont imputées³.

¹ Je remercie Cécile Thomé d'avoir partagé avec moi un certain nombre de ressources, ainsi que Lus Prauthois, Alice Feyeux, Delphine Fransch, Béatrice Bouillon, Laurine Chassagne, et les participant.es à l'atelier « Sciences sociales & sexualité » de Dauphine pour leurs relectures et leurs remarques attentives sur les versions successives de ce texte.

² Cette acception large, qui est celle de ce texte, coexiste avec un usage plus restreint, mais également plus répandu, de l'expression « minorités sexuelles ». Celle-ci désigne alors plus précisément les personnes homosexuelles et bisexuelles.

³ La sexualité, et en particulier l'hétérosexualité, est également envisagée au sein de diverses traditions féministes comme une « institution » qui institue « la hiérarchie des sexes et des sexualités » (Clair 2013, p. 94). Si la majorité de ces approches s'accordent sur le fait que genre et sexualité sont des systèmes de catégorisation qui s'alimentent mutuellement, il existe des divergences quant à leur degré d'imbrication et à la bonne façon de les étudier : faut-il les penser conjointement ou indépendamment ? Avec ou sans concept englobant (comme celui de patriarcat) ? Ces débats

Un système de stratification sexuelle fondé sur l'étiquetage de la déviance

C'est à travers les concepts de déviance et de stigmat, que l'on doit aux sociologues interactionnistes, que l'on peut aborder en première instance les mécanismes de catégorisation et de hiérarchisation qui ciblent la sexualité. Ces mécanismes constituent des processus d'étiquetage de pratiques perçues comme rompant avec les normes sexuelles en vigueur, étiquetage qui rend en retour ces normes visibles. Erving Goffman (1975 [1963]) ou Howard Becker (1985 [1963]) citent ainsi, au titre des pratiques construites comme déviantes dans la société étatsunienne du milieu du XX^e siècle, les relations sexuelles entre individus de même sexe, comportements qui transgressent la norme de l'hétérosexualité (voir aussi à ce sujet Clair 2010). Mais l'approche interactionniste met également en lumière des processus d'étiquetage qui touchent les hétérosexuel.les. Ainsi, dans une enquête portant sur le rapport à l'amour et à la sexualité des jeunes des classes populaires, Isabelle Clair met en évidence, à côté de celui de « pédé », le stigmat de « pute » qui constitue pour les jeunes filles hétérosexuelles un rappel à l'ordre de « leur position inévitablement inférieure dans la classification des groupes de sexe » (2012, p. 76) et dans l'ordre hétérosexuel. Au-delà des groupes de pairs, la construction et le renforcement de la norme hétérosexuelle ont été observés dans un certain nombre d'institutions, comme l'école (Richard 2019), ainsi que dans l'espace public (Blidon 2008).

On peut systématiser l'étude de ces processus d'étiquetage à travers le concept de « stratification sexuelle » proposé par Gayle Rubin : à travers des couples de caractéristiques opposées, l'anthropologue américaine a rendu compte de la hiérarchie relativement stabilisée, qui existait dans la société étatsunienne des années 1970, entre la « bonne » sexualité, décrite comme « normale, naturelle, sacrée » et la « mauvaise » sexualité, « anormale » et « contre-nature » (2010, p. 160) :

Hétérosexuelle	Homosexuelle
Conjugale	Hors mariage
Monogame	À partenaires multiples
Procréatrice	Non-procréatrice
Non-commerciale	Tarifée
De même génération	Transgénérationnelle
En privé	En public
Sans pornographie ni fétichisme	Usage de la pornographie et d'objets
Vanille	Sado-masochiste

Selon Rubin, ce système de stratification sexuelle est notamment le produit de toute une série de « paniques » et de « croisades morales » (Gusfield 2009 [1981]) qui ont émaillé les sociétés occidentales tout au long du XX^e siècle. Ainsi, les approches sociologiques en termes de construction des problèmes publics permettent de mettre en lumière la diversité d'acteurs et d'actrices impliqués dans ces processus d'étiquetage de comportement déviants, et par conséquent, d'individus associés à ces comportements, à leur tour essentialisés et discrédités. Divers.es entrepreneurs et entrepreneuses de morale sexuelle participent ainsi à créer des catégories et à altérer des individus et des groupes sur la base de leur sexualité. La définition des contours de la pornographie constitue ainsi un enjeu de lutte qui met au prise des groupes et des savoirs divers : l'État, des associations religieuses, mais aussi des spécialistes d'histoire et de théorie de l'art

dépassant le périmètre de cette notice, on se permettra de renvoyer aux notices « Genre » et « Queer » du présent ouvrage, ainsi qu'aux textes de Natacha Chetcuti (2012) et d'Isabelle Clair (2013), qui les synthétisent.

(Trachman et Vörös 2021). De même, la construction de la prostitution comme problème public et l'altérisation, qui l'a accompagnée, des prostituées comme victimes a pu reposer sur des coalitions souvent hétéroclites : forces de l'ordre, élu.es, militant.es féministes, « riverains », groupes à l'affiliation religieuse plus ou moins revendiquée (Mathieu 2013).

Les conséquences de ces croisades morales et des hiérarchies sexuelles qui en découlent sont à la fois symboliques et matérielles. Celles et ceux qui pratiquent la « bonne » sexualité se voient « récompensés par un certificat de bonne santé mentale, la respectabilité, la mobilité sociale et physique, le soutien des institutions et des bénéfices d'ordre matériel » (Rubin 2010, p. 157). À rebours, les « pervers », catégorie politique proposée par Rubin pour englober tou.tes celles et ceux qui s'adonnent à des pratiques sexuelles stigmatisées, risquent quotidiennement leur sécurité physique et leur prestige social, et subissent également des dispositions légales qui font d'elles et eux des citoyen.nes de seconde zone. Ainsi, l'exclusion de certaines minorités sexuelles d'institutions ouvrant des droits et des obligations, telles que le mariage ou la filiation, inscrit dans le droit leur infériorisation symbolique. Mais c'est également en partie sur la base de ces exclusions que les populations ainsi discriminées ont pu s'organiser en groupes minoritaires partageant une subculture sexuelle.

Des pratiques déviantes à la construction des appartenances sexuelles

Le terme « homosexuel » s'emploie d'ordinaire pour désigner quiconque se livre à des pratiques sexuelles déclarées avec une personne de son propre sexe. [...] Un tel usage, apparemment fondé sur un arrière-plan médico-légal, représente une catégorie [...] beaucoup trop hétérogène pour mon propos. Pour moi, je ne m'intéresse qu'aux individus qui participent à une certaine communauté de goûts, au sein de laquelle il est entendu que les personnes du même sexe représentent l'objet sexuel le plus désirable, et où toute la vie sociale est fortement organisée autour de la poursuite d'un tel objet et du plaisir qu'on en retire [...]. Donc si « homosexuel » sert à désigner quelqu'un qui pratique un certain type d'action sexuel, il serait bon de réserver un autre terme, « homophile » par exemple, pour définir ceux qui font partie de la communauté déviante particulière dont nous parlons. (Goffman 1975, p. 166-167)

Les sociologues interactionnistes nord-américain.es ou britanniques (McIntosh 1968) entreprennent dès les années 1950 des recherches portant sur la construction sociale des appartenances sexuelles et les conditions de formation de « communautés » de déviant.es (voir Broqua 2011 pour la contextualisation et la traduction d'une sélection de ces textes). À partir des années 1980, un débat oppose à ce propos les universitaires essentialistes, pour qui l'homosexualité est une réalité transhistorique, comme le philologue médiéviste John Boswell (1985 [1980]), aux tenant.es d'une approche radicalement constructiviste des catégories sexuelles, pour qui les catégories d'hétérosexualité et d'homosexualité sont historiquement situées et tributaires du mode d'organisation sociale et économique des sociétés (Katz 2001 [1995] ; Tin 2008). Dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité*, le philosophe Michel Foucault propose ainsi une généalogie de la sexualité comme catégorie d'entendement. En analysant des dispositifs tels que l'aveu ou la confession, il montre que c'est au XIX^e siècle qu'on assiste à une production, essentiellement discursive et intimement liée aux savoirs psychiatriques, des sexualités. Ce ne sont plus seulement des pratiques qui sont labellisées comme déviantes, mais des individus qui sont caractérisé.es par une sexualité spécifique (par exemple le « pervers »). Les catégories « homosexuel » et « hétérosexuel », essentialisées, sont ainsi inventées de façon relationnelle : ce n'est pas uniquement la déviance qui est produite par le contrôle social, mais également la norme (Foucault 1976).

Dans les années 1980 et 1990, les historiens américains John d'Emilio et George Chauncey prennent quelques distances avec l'analyse foucauldienne en montrant que, dans la société américaine du moins, les appartenances sexuelles minoritaires ne découlent pas mécaniquement

d'identifications psychiatriques et de processus de stigmatisation institutionnelle, mais ont été rendues possibles par des transformations socioéconomiques au long court.

Transformation du capitalisme et genèse des appartenances homosexuelles

Au cours du XIX^e siècle, l'expansion du capitalisme en tant que système de production, l'urbanisation et la généralisation de la salarisation transforment profondément les structures familiales. En octroyant suffisamment d'autonomie matérielle et géographique à un nombre croissant d'individus, et en dissociant durablement sexualité et procréation, ces transformations créent les conditions qui permettent à des hommes d'abord, puis, lorsqu'elles sont à leur tour concernées par ces évolutions, à des femmes, d'organiser leur vie autour de leurs désirs pour des individus de leur sexe, rendant possible « la formation de communautés urbaines de gays et de lesbiennes » (d'Emilio 1993, p. 470) dès le tournant du XX^e siècle. Alors que la Grande Dépression des années 1930 avait fait chuter le nombre de mariages et le taux de natalité, le début de la Seconde Guerre mondiale déstabilise encore davantage les structures familiales et de genre de la société américaine. Des millions de jeunes hommes sont ainsi amenés à vivre, à plein temps, dans des environnements monosexués (au front, dans les ports de garnison). Si les femmes mobilisées sont moins nombreuses, les conditions du recrutement (être nullipare et célibataire) et les conditions de vie en non-mixité conduisent également une partie d'entre elles à prendre conscience de leur attirance romantique et sexuelle envers les individus de leur sexe. De plus, l'économie de guerre entraîne, encore davantage que durant le premier conflit mondial, l'intégration sur le marché du travail salarié de millions d'entre elles, qui s'émancipent alors en partie des contraintes économiques liées à leur classe de sexe (d'Emilio 1983). Le relâchement du contrôle social exercé par la famille de ces hommes et de ces femmes et l'anonymat relatif qui règne dans les villes de garnison permettent à des milliers d'individus de rentrer en contact avec les subcultures homosexuelles urbaines et de développer un sentiment d'appartenance à celles-ci (Chauncey 2003 [1994]).

C'est par la participation à ces « communautés érotiques », différenciées selon le sexe, la race et la classe, que les appartenances sexuelles minoritaires sont entretenues et solidifiées (Kennedy et Davis 1993). Dans certains cas cependant, la position dominée dans les rapports de classe et ou de race peut rendre plus difficile la possibilité de s'identifier à ces catégories sexuelles : ainsi, les sociologues Salima Amari (2018) et Beverley Skeggs (2015 [1997]) montrent bien, dans des contextes différents, comment la racisation comme maghrébines dans la société française d'une part et les normes de respectabilité des milieux populaires britanniques d'autre part peuvent constituer pour les femmes enquêtées des obstacles pour se dire ou se penser comme lesbiennes.

La socialisation à ces catégories sexuelles passe plus spécifiquement par la fréquentation d'établissements commerciaux et de groupes militants, l'insertion dans des réseaux amicaux ou de sociabilité, ou encore la circulation d'artefacts culturels comme des revues littéraires (Jackson J. 2009) ou des magazines culturistes dans les années 1950 (Johnson 2019). L'ethnographie du milieu BDSM sanfranciscain des années 1970 montre ainsi comment des individus se sentent appartenir à un « peuple cuir » à travers la fréquentation de bars et de clubs sexuels dédiés, la participation à des concours qui édifient des normes de désirabilité internes au milieu, et la transmission d'un certain nombre de savoirs et savoir-faire sexuels spécifiques (Rubin 2010). Le retournement d'un stigmatisme lié à des pratiques sexuelles construites comme déviantes, et la réappropriation de celui-ci pour en faire un élément identitaire désormais valorisé se donne à voir dans divers contextes :

« luttés des putés » contemporaines (Schaffauser 2014), présentations corporelles spécifiques produites par la socialisation militante au sein de collectifs « transpédégouines » (Nicaise 2016), etc.

Si certaines catégories sont tombées en désuétude (par exemple « homophile »), d'autres se sont agrégées, amenant à la création d'acronymes tels que LGBT (Lesbiennes, gays, bisuel.les, trans⁴), ou exportées dans des contextes différents de ceux qui les avaient vu naître. Dans ces cas, elles ont été réappropriées et reconfigurées, ce qui amène à nuancer les analyses qui voient en la circulation des catégories sexuelles occidentales une forme unilatérale d'imposition impérialiste (Jackson P. 2009 ; Roux 2009). Une catégorie initialement liée au genre peut également être transformée en catégorie d'orientation sexuelle : dans le cas des *góor-jígéen* sénégalais, plusieurs facteurs (mobilisations associatives, transformations dans le champ de la presse, renouvellement générationnel, etc.) concourent à une « resignification négative » de la catégorie à partir des années 1980 (Broqua 2017).

L'apparition depuis le début du XXI^e siècle de « nouveaux » labels sexuels souligne bien que « le pouvoir de décrire et de nommer son désir sexuel » (Kosofsky Sedgwick 2008 [1990], p. 47) reste un enjeu de luttés aujourd'hui. Selon Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch, ces nouveaux labels soulignent le caractère hégémonique du régime de l'orientation sexuelle : l'émergence récente des catégories d'asexualité (le fait de ne pas ressentir de désir sexuel) ou de pansexualité (l'attrance pour des personnes sans considération de leur sexe ou de leur expression de genre), et même celle plus ancienne de bisexualité, témoigneraient ainsi de « la capacité de l'orientation sexuelle à rapatrier dans sa topologie les modalités d'identification qui semblent initialement la remettre en cause » (2021, p. 360). Des recherches restent cependant à mener sur les conditions historiques d'émergence de ces « nouvelles » catégorisations sexuelles, sur le rôle des espaces numériques dans leur mode de diffusion, ou encore sur les instances et les modalités de la socialisation à celles-ci (Trachman et Lejbowicz 2018a, 2018b).

Si les catégories sexuelles ont pu être réappropriées par les groupes stigmatisés pour en faire un élément de fierté, ces catégories peuvent également à rebours constituer l'instrument de stratégies de distinction ou d'altérisation qui renversent la perspective : les hiérarchies sexuelles ne tiennent alors plus uniquement à la distance vis-à-vis des normes sexuelles traditionnelles mais peuvent également cibler l'attitude vis-à-vis des minorités sexuelles et de genre.

La sexualité pour signifier d'autres rapports de pouvoir : altérisation et distinction

La sexualité est un langage qui, en diffusant des représentations positives ou négatives, peut servir à altériser négativement des populations ainsi qu'à en valoriser d'autres, par distinction d'avec les premières.

Dans le cadre de projets nationalistes ou impérialistes, la sexualité a ainsi pu servir à exprimer des rivalités entre États, voire à établir des hiérarchies entre différentes aires géographiques. La construction des États-nations, notamment dans l'Europe du début du XX^e siècle, comporte de façon centrale une dimension genrée et sexualisée (Mosse 1997 [1996]). La littérature portant sur les « nationalismes sexuels » a ainsi montré comment la constitution de frontières internes à une communauté nationale s'est régulièrement appuyée sur des stéréotypes sexués et sexualisés : l'altérisation des hommes juifs et leur assimilation aux figures de l'étranger et du traître s'est par exemple adossée, dans la France des années 1930 ou l'Amérique maccarthyste des années 1950, à

⁴ Les transidentités ne sont pas des sexualités mais l'histoire commune, bien que parfois conflictuelle, des mobilisations des minorités sexuelles d'une part et des minorités de genre d'autre part a conduit à la constitution et à l'institutionnalisation de cet acronyme. Sur ce processus dans les cas italien et français, voir Prearo 2015.

des discours les féminisant et les renvoyant à une déviance sexuelle supposée (la position réceptive dans le coït), imbriquant de fait antisémitisme et homophobie (Guedj 2007).

Dans les colonies, la sexualité a pu constituer, pour l'administration impériale, un « mode de légitimation et de production de cadres normatifs » (Jaunait, Le Renard et Marteu 2013 p. 7), contribuant à établir et reproduire les hiérarchies entre acteurs et actrices de la colonisation d'une part et populations dominées de l'autre, ainsi qu'au sein de chacun de ces deux groupes (McClintock 1995 ; Stoler 2013 [2002]). Même après l'indépendance de ces pays, la sexualité a persisté à être un registre permettant de distinguer les pratiques et identités « authentiques » de celles qui relèveraient de résidus d'aliénation coloniale, contribuant à nouveau aux projets nationalistes : aujourd'hui encore, les dynamiques de concurrence ou de tension entre pays anciennement colonisés peuvent se cristalliser autour d'enjeux sexuels, comme dans le cas indo-pakistanaï (Dutoya 2013).

Dans le sillage des études *queer*, l'analyse du rôle de la sexualité dans les dynamiques géopolitiques s'est en particulier attachée à décrire la constitution discursive de blocs présentés selon des oppositions binaires : d'un côté, les pays occidentaux, présentés comme « modernes » et « progressistes » en raison du traitement supposé parfaitement égalitaire qu'ils accordent à leurs ressortissant.es quels que soient leur sexe et leur orientation sexuelle ; de l'autre, le reste du monde, et en particulier les pays d'Afrique et du Moyen-Orient, caractérisés par un « archaïsme » en matière de mœurs et un attachement à la « tradition » en matière sexuelle. Dans des discours émanant d'Europe et d'Amérique du nord, les États anciennement colonisés sont ainsi érigés en figure repoussoirs en raison de l'hostilité qu'y rencontreraient au quotidien les minorités sexuelles. Ces discours qui font de l'intégration de ces dernières un marqueur « civilisationnel » participent de ce qu'Éric Fassin a appelé la rhétorique de la « démocratie sexuelle » (2006).

Dans le cas spécifique des États-Unis, cette « grammaire internationale et nationale qui cherche à expulser sexisme et homophobie de l'État-nation européen pour en faire la caractéristique définitionnelle des “pays musulmans” » (Jaunait, Le Renard et Marteu 2013, p. 11) a été conceptualisée par la théoricienne culturelle Jasbir Puar. En analysant des « agencements » (*assemblages*) de discours et de représentations médiatiques dans le contexte post-11 septembre 2001, Puar introduit deux concepts qui ont ensuite fait florès dans les études *queer*. D'une part, la notion d'« homonationalisme » désigne le nationalisme sexuel spécifique qui découle des collusions entre une partie du mouvement LGBT – qui participe au projet « homonormatif » (Duggan 2003) d'intégration aux structures sociales hétérosexuelles – et la politique impérialiste américaine. D'autre part, celle d'« exceptionnalisme sexuel » décrit la façon dont les discours et les politiques sexuelles servent une « politique volontariste de définition d'une exception américaine produisant une hiérarchie des cultures sur le plan international » (Rebutini 2013, p. 14), hiérarchie qui justifie la politique militaire impérialiste des États-Unis sur les territoires décrits comme « arriérés » quant au traitement des minorités sexuelles (Puar 2012 [2007]).

La rhétorique de l'exceptionnalisme sexuel et de la stigmatisation culturaliste des minorités religieuses et raciales se déploie également à l'intérieur des frontières nationales : plusieurs travaux ont ainsi mis au jour, dans le contexte français, la construction de la figure du « garçon arabe » comme présentant une menace sur le plan sexuel en raison d'une masculinité décrite comme déviante et violente (Macé et Guénif-Souilamas 2004 ; Shepard 2017). Cette essentialisation ne se fait pas que sur le mode du rejet, mais également sur celui de la fétichisation exotisante. Les productions culturelles pornographiques, destinées à un public majoritairement composé d'hommes blancs, mettent ainsi en scène des hommes et des femmes stéréotypés d'un point de vue racial, à l'instar des figures de la « beurette » (Fassin et Trachman 2013) ou du « lascar » de cité (Vörös 2018), figures en outre connotées en termes de classe sociale.

Les stratégies décrites d'altérisation ou de distinction, qui dans ce dernier cas s'appuient sur l'acceptation des minorités sexuelles, ne se font donc pas uniquement au détriment des minorités

religieuses et raciales, mais ciblent également des individus et des groupes dominés dans les rapports de classe.

Dans le contexte français, des travaux récents ont ainsi porté sur les ancrages et les usages sociaux de la *gayfriendliness*, à savoir la « sympathie à l'égard des personnes homosexuelles » (Rault 2016, p. 40). Se traduisant « par une forte acceptation de l'homosexualité, une défense de l'égalité des sexualités et éventuellement une proximité relationnelle avec les lesbiennes et gays » (*ibid.*), la *gayfriendliness* est associée à un certain nombre de prénotions : elle serait l'apanage des classes supérieures et les classes populaires se caractériseraient, au contraire, par une forte hostilité vis-à-vis de l'homosexualité.

L'acceptation de l'homosexualité par les classes supérieures : un outil de distinction

À partir d'une enquête statistique de grande ampleur portant sur les représentations des Français.es vis-à-vis de la sexualité, Wilfried Rault bat en brèche ces préjugés. En réalité, le sociologue établit que les rapports à l'homosexualité sont pluriels et dépendent des indicateurs retenus (acceptation de principe, acceptation pratique, proximité relationnelle avec des gays et des lesbiennes). De manière générale, la *gayfriendliness* apparaît peu corrélée au milieu social ou au niveau de diplôme en tant que tels. Les variables lourdes de celle-ci sont le degré de religiosité, l'appartenance générationnelle et le sexe : plus un homme est âgé et pratiquant, moins il a de chance d'être *gayfriendly*. Alors que les milieux populaires sont généralement considérés comme des milieux uniformément hostiles aux homosexuel.les et à l'homosexualité, Wilfried Rault met en évidence en leur sein la forte acceptation pratique des membres homosexuel.les de la famille, acceptation qui contraste avec une moins forte acceptation de principe et une plus forte « distance relationnelle à l'homosexualité du fait de la faiblesse de gays et de lesbiennes dans les réseaux de sociabilité » (p. 53). Il va même plus loin et affirme qu'« à effet constant des autres variables – en particulier le nombre de personnes homosexuelles dans l'entourage – être peu diplômé ou être ouvrier/employé [...] tend à augmenter le niveau d'acceptation » des gays et des lesbiennes (p. 64). Le sociologue formule alors l'hypothèse que la *gayfriendliness* des classes supérieures « relève peut-être davantage d'une représentation de soi et de sa classe sociale comme étant particulièrement tolérants. Elle est d'autant plus mise en exergue qu'elle permet de se classer vis-à-vis d'autres groupes sociaux et de se démarquer d'eux. Il s'agit alors davantage d'une attitude de distinction consistant à mettre à distance d'autres groupes auxquels sont prêtés des représentations différentes et considérés comme rétrogrades » (p. 64).

Ce sont précisément ces dynamiques de classement et ces stratégies de démarcation qu'étudie la sociologue Sylvie Tissot dans ses travaux sur les résident.es hétérosexuel.les de quartiers de New York (Park Slope) et de Paris (le Marais), quartiers bourgeois historiquement associés à la visibilité de l'homosexualité (2018). À partir d'entretiens biographiques, elle confirme la plus grande proximité des femmes, et notamment des plus jeunes d'entre elles, vis-à-vis de leurs voisin.es homosexuel.les. La revendication de *gayfriendliness* s'inscrit néanmoins dans des dynamiques de distinction sociale : Tissot montre que l'homophobie est considérée chez ses enquêté.es comme une « faute de goût » (p. 221), attribuée aux « banlieues » ou aux espaces ruraux. A contrario, les personnes interrogées associent volontiers un fort degré de *gayfriendliness* à la poursuite d'études supérieures longues.

Pour ces résident.es, il existe une homosexualité « respectable », voire « désirable » : monogame, pas trop politisée, et surtout pas trop sexualisée. Chez ces habitant.es bourgeois.es, le fait de côtoyer des lesbiennes et (surtout) des gays s'accompagne donc d'un fort contrôle de l'expression de l'homosexualité, ce qui conduit Tissot à relativiser la *gayfriendliness* dont se targuent ses enquêtés.es. Elle met ainsi en évidence « l'émergence de nouveaux classements, entre homosexualité respectable, voire désirable, et homosexualité toujours objet de stigmatisme » (Tissot 2019, p. 174). Cela n'est pas sans rappeler le système de stratification sexuelle de Rubin : celui-ci n'est donc pas figé mais certaines des caractéristiques de la sexualité « anormale » peuvent être intégrées dans la « bonne » sexualité, sous certaines conditions.

RENOIS : QUEER, STIGMATE, DEVIANCE, GENRE, MINORITE, RACE, INTERSECTIONNALITE, CLASSE, NATION, APPROCHES POST- ET DECOLONIALES, X-PHOBIES / X-ISMES

Bibliographie

- Amari Salima, 2018, *Lesbiennes de l'immigration. Construction de soi et relations familiales*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant.
- Becker Howard, 1985 [1963], *Outsiders*, traduction J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris, Métailié.
- Blidon Marianne, 2008, « La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif », *EchoGéo*, n°5. En ligne : [<http://journals.openedition.org/echogeo/5383>].
- Boswell John, 1985 [1980], *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, traduction A. Tachet, Paris, Gallimard.
- Broqua Christophe éd., 2011, « La construction sociale de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, Hors série n°1. En ligne : [<http://journals.openedition.org/gss/1862>]
- Broqua Christophe, 2017, « Góor-jigéen : la resignification négative d'une catégorie entre genre et sexualité (Sénégal) », *Socio*, n°9, p. 163-183.
- Chauncey George, 2003 [1994], *Gay New York. 1890-1940*, traduction D. Éribon, Paris, Fayard.
- Chauvin Sébastien et Lerch Arnaud, 2021, « Hétéro/homo », *Encyclopédie critique du genre*, J. Rennes éd., Paris, La Découverte, p. 355-371.
- Chetcuti Natacha, 2012, « Hétéronormativité et hétérosocialité », *Raison présente*, vol. 1 n°183, p. 69-77.
- Clair Isabelle, 2010, « Howard S. Becker. Déviance et identités de genre », *Sous les sciences sociales, le genre*, D. Chabaud-Rychter, V. Descoutures, E. Varikas et A.-M. Devreux éd., Paris, La Découverte, p. 289-301.
- Clair Isabelle, 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, vol. 1 n°60, p. 67-78.
- Clair Isabelle, 2013, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du genre*, vol 1 n°54, p. 93-120.
- D'Emilio John, 1983, *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press.
- D'Emilio John, 1993, « Capitalism and Gay Identity », *The Lesbian and Gay Studies Reader*, H. Abelove, M. A. Barale et D. Halperin éd., New York, Routledge, p. 467-476.
- Duggan Lisa, 2003, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press.
- Dutoya Virginie, 2013, « "La bru du Pakistan". Genre, sexualité et nationalisme dans la relation Inde/Pakistan », *Raisons politiques*, vol. 1 n°49, p. 25-41.
- Fassin Éric, 2002, « Genre et sexualité : des langages de pouvoir », entretien avec Céline Peyraud, *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n°3, p. 60-64.

- Fassin Éric, 2006, « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, vol. 3 n°26, p. 123-131.
- Fassin Éric, et Trachman Mathieu, 2013, « Voiler les bequettes pour les dévoiler: Les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, vol. 21 n°2, p. 199-217.
- Foucault Michel, 1976, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Goffman Erving, 1975 [1963], *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, traduction A. Kihm, Paris, Éditions de Minuit.
- Guedj Jérémy, 2007, « La figure du juif efféminé », *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, R. Revenin éd., Paris, Autrement, p. 220-235.
- Gusfield Joseph, 2009 [1981], *La culture des problèmes publics. L'alcool au volant : la production d'un ordre symbolique*, traduction D. Cefai, Paris, Economica.
- Jackson Julian, 2009, *Arcadie. La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement.
- Jackson Peter A., 2009, « Global Queering and Global Queer Theory: Thai [Trans]genders and [Homo]sexualities in World History », *Autrepart*, vol. 1 n°49, p. 15-30.
- Jaunait Alexandre, Le Renard Amélie et Marteu Élisabeth, 2013, « Nationalismes sexuels ? Reconfigurations contemporaines des sexualités et des nationalismes », *Raisons politiques*, vol. 1 n°49, p. 5-23.
- Johnson David K., 2019, *Buying Gay. How Physique Entrepreneurs Sparked a Movement*, New York, Columbia University Press.
- Katz Jonathan N., 2001 [1995], *L'invention de l'hétérosexualité*, traduction M. Oliva, É. Sokol, C. Thévenet, Paris, EPEL.
- Kennedy Elizabeth L. et Davis Madeline D., 1993, *Boots of Leather, Slippers of Gold: the History of a Lesbian Community*, New York, Routledge.
- Kosofsky Sedgwick Eve, 2008 [1990], *Épistémologie du placard*, traduction M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam.
- Macé Eric et Guénif-Souilamas Nacira, 2004, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Mathieu Lilian, 2013, « Genèse et logiques des politiques de prostitution en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3 n°198, p. 5-20.
- McClintock Anne, 1995, *Imperial Leather: Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest*, New York, Routledge.
- McIntosh Mary, 2011, « Le rôle homosexuel [1968] », *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 1. En ligne : <http://journals.openedition.org/gss/1820>.
- Mosse George, 1997 [1996], *L'image de l'homme: l'invention de la virilité moderne*, traduction M. Hechter, Paris, Abbeville.
- Nicaise Sarah, 2016, « Des corps politisés : trajectoires et représentations de "gouines" », *Cahiers du genre*, vol. 1 n°60, p. 169-192.
- Prearo Massimo, 2015, « La naissance de la formule "LGBT" en France et en Italie : une analyse comparative des discours de mobilisation », *Cultures & Conflits*, n°97, p. 77-95.
- Puar Jasbir K., 2012 [2007], *Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*, traduction M. Cervulle et J. Minx, Paris, Éditions Amsterdam.
- Rault Wilfried, 2016, « Les attitudes "gayfriendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3 n°213, p. 38-65.
- Rebutini Gianfranco, 2013, « Homonationalisme et impérialisme sexuel : politiques néolibérales de l'hégémonie », *Raisons politiques*, vol. 1 n°49, p. 76-93.
- Rennes Juliette, Achin Catherine, Andro Armelle, Bereni Laure, Jaunait Alexandre, Greco Luca, Lagrave Rose-Marie et Rebutini Gianfranco, 2021, « Introduction. La chair des rapports sociaux », *Encyclopédie critique du genre*, J. Rennes éd., Paris, La Découverte, p. 13-35.

- Richard Gabrielle, 2019, *Hétéro, l'école ? Plaidoyer pour une éducation antioppressive à la sexualité*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.
- Roux Sébastien, 2009, « “On m’a expliqué que je suis ‘gay’” : Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles », *Autrepart*, vol. 1 n°49, p. 31-45.
- Rubin Gayle, 2010, *Surveiller et jouir: anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL.
- Schaffhauser Thierry, 2014, *Les luttes des putes*, Paris, La Fabrique.
- Scott Joan, 1988 [1986], « Genre : Une catégorie utile d’analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 1 n°37, p. 125-153.
- Shepard Todd, 2017, *Mâle décolonisation. L’“homme arabe” et la France, de l’indépendance algérienne à la révolution iranienne (1962-1979)*, traduction C. Baude, Paris, Payot.
- Skeggs Beverley, 2015 [1997], *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, traduction M.-P. Pouly, Marseille, Agone.
- Stoler Ann Laura, 2013 [2002], *La chair de l’empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, traduction S. Roux, Paris, La Découverte.
- Tin Louis-Georges, 2008, *L’invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Autrement.
- Tissot Sylvie, 2018, *Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l’homosexualité à Paris et à New York*, Paris, Raisons d’agir.
- Tissot Sylvie, 2019, « La gayfriendliness de New York à Paris », *D’une ville à l’autre. La comparaison internationale en sociologie urbaine*, J.-Y. Authier, V. Baggioni, B. Cousin, Y. Fijalkow et L. Launay éd., Paris, La Découverte, p. 163-178.
- Trachman Mathieu et Vörös Florian, 2021, « Pornographie », *Encyclopédie critique du genre*, J. Rennes éd., Paris, La Découverte, p. 567-576.
- Trachman Mathieu et Lejbowicz Tania, 2018a, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, vol. 4, n°59, p. 677-705.
- Trachman Mathieu, Lejbowicz Tania et l’équipe de l’enquête VIRAGE, 2018b, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Populations & Sociétés*, vol 11 n°561, p. 1-4.
- Vörös Florian, 2018, « Fantômes de virilité, blancheur et masculinité hégémonique en contexte gai parisien », *L’Homme & la Société*, vol. 208 n°3, p. 197-222.